

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 34

Artikel: Nouvelle : le roman d'Edwige
Autor: d'Avril, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253107>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTRUY



N° 34

Supplément du Dimanche 23 Août

1903

LE ROMAN D'EDWIGE

(NOUVELLE)

Bien que cela lui parut peu conforme aux bien-séances, Mademoiselle du Lignon, un peu lasse, reconduisait ses visiteuses. Femmes de fonctionnaires ayant gardé de nombreuses résidences l'air « provincial » sans avoir le cachet particulier de celles qui sont nées dans une province, elles s'attardaient dans l'antichambre où l'œil glacé des ancêtres en fraises goudronnées, le sourire de chœur des abbés ou les mouches des marquises posées avec impertinence semblaient les poursuivre d'un indulgent et discret dédain... un peu le dédain même d'Edwige du Lignon quand retomba définitivement la porte matelyassée.

Elle s'étendit sur la bergère. Auparavant, elle avait ouvert les deux fenêtres du salon, prit sur une console son éventail, et, à petits coups égaux et méthodiques, il lui semblait maintenant qu'elle chassait loin d'elle-même une atmosphère de médiocrité et de calcinées. Des roses agonisaient en un vase gravé, blanc avec de menus dessins d'or. Mais Edwige ne se sentait pas le courage d'aller jusqu'au piano, prendre le vase, effeuiller celles des roses, lasses, comme elle, d'avoir soutenu, deux heures d'été, une attitude.

Et puis, elle craignait, en se levant, le colloque mystérieux de ses trois miroirs.

Le premier, une glace de Venise, toujours recouvert d'une buée très légère, louait l'élégance des mains d'Edwige quand elle s'asseyait au piano, la finesse de ses attaches... mais hésitait à se prononcer sur son visage. Le deuxième, œuvre massive du second Empire, indulgent à Edwige dont il était le contemporain, souriait avec clarté, et, reflétant plutôt des souvenirs que des images, murmurait : Mais Edwige l'interrompait, levant les épaules : Il ne parlait jamais qu'au passé !

Le plus implacable était encore le miroir ovale qui surmontait la bergère. Acheté récemment pour

mettre à la place d'un portrait d'Edwige, portrait mal verni qui s'était complètement écaillé, il affirmait que celle dont il reflétait l'image était une vieille fille, une lamentable vieille fille qui s'ennuyait à mourir dans cet hôtel, encore qu'elle fut riche et qu'elle eut pris soin de s'entourer de tout ce que le confort moderne, allié au luxe ancien, pouvait lui procurer d'aises et de jouissances artistiques.

Puis les trois miroirs avaient l'air, un instant, de se concerter, se glissaient obliquement une confidence — tels trois professeurs à l'issue d'une soutenance de thèse. Edwige tremblait de la surprendre, cette confidence. Vivement, elle allait frapper un accord au piano, de peur d'entendre conclure par la voix du miroir ovale : Mademoiselle du Lignon approche de la cinquantaine.

Petits faits inévitables et douloureux. Les cheveux, jadis d'ébène, il avait fallu, à l'approche des odieux fils d'argent, les poudrer à frimas. Coquetterie ou nécessité ? Mais la table de toilette d'une femme n'est-elle pas la perpétuelle clinique où la mode cruelle prévoit ou répare la cruauté de la nature ?

Edwige n'osait presque plus essayer d'analyser ses impressions. Chaque matin, sentant comme un brume s'interposer entre les objets et son regard, elle redoutait une cataracte prochaine. Peu de rides encore, mais l'accentuation des traits, mais le teint plus terne, la peau comme rugueuse, malgré le soleil soigneusement évité, les voilettes épaisses contre la morsure du vent, si rude sous le climat de l'est. Et plus accablants que tout cela, la monotonie même de la ville, les meilleurs amis partis ou morts, les haines latentes, l'étroitesse du jugement de ceux que les obligations mondaines la forçaient à recevoir et à visiter. Au reste, recevant et visitant beaucoup, pour s'étourdir, donner un semblant de but à son existence ; malgré son habitude du monde, ne parvenant pas à dissi-

muler ce qu'il pouvait y avoir de fébrile, de peu sincère, dans une amabilité si voulue.

La ville ne s'y trompait guère, et il se trouvait, dans les petites réunions du soir, quelques bonnes âmes pour insinuer — avec un apitoiement qui aurait exaspéré Edwige par-dessus tout : « Mademoiselle du Lignon dit être neurasthénique. »

Et ce jour-là, néanmoins, elle avait supporté plus allègrement les oiseuses banalités de ses visiteurs, les coups de langue effilés des visiteuses. A mesure que le temps s'écoulait et que les habitués du samedi défilaient dans son salon, un espoir, en elle, se glissait. L'un de ses amis d'enfance, le baron Couturier, vieux garçon réapparu dans sa ville natale après avoir été mis à la retraite comme colonel de cavalerie, allait sans doute venir lui faire sa cour respectueuse et attendrie. Elle l'avait vu à peine, depuis deux mois déjà qu'il habitait le pays. Toujours, il s'était rencontré chez elle avec une foule d'importuns, s'était assis en silence, avait écouté, prononcé quelques phrases polies... polies par l'eau des siècles et le flot des usages ; puis il s'était retiré, persuadé qu'Edwige n'apportait d'intérêt qu'aux démêlés de Monsieur l'archiprêtre avec la nouvelle préfète de la Congrégation.

Mais aujourd'hui, toute la ville s'étant présentée à l'hôtel du Lignon, ils allaient être seuls avec les témoins du passé, seuls avec ce passé lui-même dont nous oublions si facilement les chagrins dans le recul des âges, comme on oublie, en voyant de loin les chaînes bleues des montagnes, l'escarpement des pentes difficiles à graver.

Un timbre résonna. Des pas dans l'antichambre. Lui déjà. Il s'arrêta respectueux. Loin de nuire à sa physionomie, l'âge l'avait plutôt embellie. Autant qu'Edwige pouvait se rappeler son visage, elle voyait un gros garçon rouge et vigoureux, les yeux trop petits dans des joues bouffies. Elle retrouvait maintenant un homme grand et plutôt sec, les traits énergiques, une forte moustache noire — teinte peut-être — de l'opposition la plus heureuse avec les cheveux d'un blanc lustré, rares sur le devant, séparés sur la nuque par cette raie familière aux officiers de cavalerie.

Ils parlèrent. Ce fut l'inévitable conversation engagée entre tous les Français depuis deux ou trois ans. Mais mademoiselle du Lignon avait une façon particulière de circonscrire la question : « Cela m'évite deux ou trois visites à des femmes de financiers israéliques. Au fond, j'en suis enchantée. Leurs regards me gênaient considérablement quand ils s'attachaient, soit à ma personne, soit à mon mobilier. J'y voyais une curiosité déplacée de commissaire-priseur, évaluant « au plus juste prix », et mes pastels qu'elles enviaient, et mes bijoux, à leur gré probablement pas assez masifs... J'ai maintenant de sérieux motifs de ne les plus voir. Je suis aise ! »

Il ne répondait pas... Il considérait Edwige et il songeait à la tristesse grise de la vie. A l'âge où la jeunesse et la beauté la rendaient désirable entre toutes — et il avait été l'un de ses adorateurs — Edwige, peu fortunée, n'avait pu songer aux douceurs d'une de ces unions vers lesquelles descendent mollement des fiancées, comme une plage de sable fin s'enfonce par degrés dans la mer. Et plus tard, le sort ironique l'enrichissant d'héritages imprévus, c'est elle qui n'avait plus voulu, hautaine, être épousée pour

des mérites qui n'étaient plus ceux de la grâce et de la beauté.

Au temps où il l'avait connue jeune fille, Edwige était délicate musicienne :

« Jouez-vous toujours vos anciens airs ? » — Et il fixait un regard impératif sur le clavier nu.

« Quelquefois, mais rarement. Rarement, oh ! si rarement ! Couperin, n'est-ce pas ? La Baudoline ? Le Bavolet flottant ? Les barricades mystérieuses ?

« Il y avait aussi cet air joli de Rameau...

— Le Tambourin ? Oh ! qu'il y a longtemps que je ne l'ai joué !

— Si vous vouliez, implora-t-il...

— Si je voulais ?

« — Me jouer... le Tambourin, pour moi seul, comme au temps où j'habitais aussi cette maison sur le cours. Mon père était conseiller, et moi, tout en préparant l'examen du baccalauréat, je ne rêvais alors qu'épaulettes et tambours. Nous occupions le rez-de-chaussée... Que de fois, n'ai-je pas gravi, le cœur battant — était-ce pour m'être essoufflé à enjamber, deux par deux, les marches ? — l'escalier de pierre sonore à la ravissante et somptueuse grille de fer doré. Vous lisiez des vers de Lamartine... On vous avait permis l'accès du grand salon à cause de l'été torride. Et je revois cette pièce — qui semblait immense à ma jeune imagination, — les fauteuils soigneusement recouverts de housses, le lustre emmailotté de gaze. On avait décroché les tentures, roulé le tapis. Le parquet ciré luisait comme un miroir. »

« Je me souviens, dit, en souriant, Edwige : Vous aviez des manches de lustrine comme un clerc de notaire. Je vous entendais fort bien monter l'escalier, mais je feignais de continuer ma lecture afin d'éprouver la joie malicieuse de vous voir attirer mon attention en frappant vos mains l'une dans l'autre.

« Elles étaient, ces mains d'écolier, toutes blanches de craie, mon pauvre aï, et, lorsque vous vous arrêtiez au seuil, sous le trumeau mythologique, vous paraissiez enveloppé d'une poussière éclatante qui vous rendait à mes yeux, redoutable, charmant... et comique au point que je ne puis m'empêcher d'en sourire encore. » (Et le sourire de mademoiselle de Lignon était, bel et bien, un éclat de rire.)

« Ce que je ne puis me remémorer, c'est le prétexte que vous aviez, pour ainsi troubler, chaque jour, la tranquille rêverie d'une jeune fille ? »

« A vrai dire, — reprit le colonel —, il n'en existait pas d'autre que la très vieille et très étroite amitié qui existait entre nos deux familles. Je venais. Je me carrais dans un fauteuil monumental, et je goûtais un repos délicieux à oublier les *x*, la chronologie de l'histoire de France et la reprise de manège en vous écoutant jouer sur le piano des airs anciens... le Tambourin, précisément, pour lequel nous avions, tous deux, une solide amitié.

« Lorsque votre mère entra — je la vois si bien encore, avec ses cheveux enroulés à l'anglaise, une miniature d'Isabey suspendue en médaillon, à son cou, ses volants de soie et son intimidante modestie, — lorsque votre mère entra, vous frappiez sur votre jupe pour effacer des plis qui n'existaient pas, et vous disiez vivement : Maman, voici Georges Couturier qui a fini ses problèmes et qui désirerait prendre « sa leçon de danse. »

« Car nous devions faire « notre entrée dans le monde » aux soirées que donnait, l'hiver, le maréchal.

Oh! ces soirées du maréchal! La ville, qui n'était pas très grande à cette époque, y voyait fleurir son élégance traditionnelle. Il y avait un quadrille de lanciers (qu'on appelait des « guides ») et un autre d'élèves de l'école forestière qui rivalisaient de *brio* et de distinction. Pour moi, danseur aussi peu prétentieux qu'infatigable, je vous emportais sur la mesure de valse à deux temps, ou sur celle des schotischs que l'on venait de mettre à la mode.»

Le colonel se tut. Il y eut un silence plein de voix intimes dont on reconnaissait le timbre. Les roses exhalaient une odeur puissante. Edwige s'était mise au piano, et, mélancoliques, s'égrenaient les notes du Tambourin. Elle aussi, avait le culte des soirées au palais du maréchal. Elle songeait au joyeux et franc garçon qu'était alors son visiteur d'aujourd'hui. Et rapide — tel le rais de lumière filtré soudain par la persienne — passa le souvenir d'un vestibule un peu sombre, où, dans l'ardeur de ses dix-huit ans, le jeune homme l'avait entraînée... Elle était un peu plus grande que lui, mais plus pâle, un peu anémiée, semblait-il. Elle s'était arrêtée, comme étourdie par la valse hâtive. Sans mot dire, il s'était haussé jusqu'à ses lèvres....

Elle murmura, d'une voix lointaine, en étouffant avec la sourdine les sons mourant du piano :

« Quel charme, devant les mêmes personnes, de jouer les mêmes vieux airs!... »

Il ajouta, poursuivant *leur* pensée : « ... avec les mains charmeuses d'autrefois. »

Elle se leva, presque gaie, et heurtant le piano dans un brusque mouvement de jeunesse. Les roses fanées s'effeuillèrent. Comme il avait ordonné sa vie avec ponctualité pour la sauver de ce qu'il appelait : « les toiles d'araignées du désœuvrement », il s'inclina, redevenu correct et quelconque, prit congé d'elle pour aller, suivant son habitude, faire un bridge, avant dîner, avec de vieux compagnons d'armes.

Il sembla soudain à Edwige que tout redevenait gris, moins terne, toutefois, qu'auparavant. La petite fente de lumière entre les lames de la persienne avait disparu. La chaleur du soleil persistait, discrète. Aussi, droite dans le salon, eut-elle moins d'effroi au colloque mystérieux des miroirs. Elle n'était plus jeune! Mais le compagnon de son enfance n'était-il pas amaigri, les cheveux couverts de givre? Que lui importait, du reste, cette jeunesse aux mille illusions. Seule lui avait échappé l'illusion suprême, la connaissance de ce divin transport qu'avaient chanté les poètes, qu'exaltaient les musiciens quelle aimait.

Mais cela, c'était l'angoisse d'un moment, la vapeur qui flotte sur des eaux immobiles, la voix qui monte de la solitude... Edwige n'éprouvait point cette



Jeunesse et Gaieté

Qu'elles sont fraîches et accortes les jeunesses que nous présente cette image! Filles de pêcheurs hollandais, elles ont terminé leur travail et goûtent un repos bien mérité après le repas de midi, tout en savourant des cerises qui semblent exquis. La fatigue, toutefois, n'empêche pas la malice chez elles. Les voyez-

vous en vraies filles d'Eve, tendre d'un air provoquant aux jeunes gens qui passent ces beaux fruits qu'elles font ensuite croquer sous leurs dents blanches en se riant des gars à qui l'eau vient à la bouche. Le spectacle d'une fraîche et saine jeunesse est toujours attrayant.

angoisse. Edwige n'était plus seule dans la haute chambre close. Il n'y avait aucune vapeur sur l'onde assoupie de son âme, parce qu'une petite fissure s'était produite par où l'étang trop plein s'écoulait avec un chant clair.

N'avait-elle pas retrouvé intacte la fraîcheur de ses impressions d'enfance? Ainsi, dans l'ombre, s'étaient conservés son piano du temps de Louis-Philippe, ses tentures et ses vieux pastels. Le besoin d'affection qui était en elle ne s'était pas desséché et en quelque sorte atrophié, comme tant de vieilles filles, à l'habituel commerce d'un chat ou de quelque animal puérilement dorlotté.

Elle sourit à son ennemie intime, la glace ovale. La glace lui renvoya un sourire pâli. Mais il ne parut point qu'elle s'en affligeât. Son cœur, sous sa robe d'été battait — comme jadis, celui du collégien montant l'escalier...

.... Et son cœur n'avait pas encore vingt ans.

René d'AVRIL.

Cabane de pêcheurs. — Une pêcheuse. — L'emplacement des filets. — Un établissement de sardines. — Patron de bateau.

La sardine est, comme chacun le sait, une source de richesse pour la Bretagne. 40.000 pêcheurs environ s'adonnent à la pêche, qui n'est malheureusement pas toujours fructueuse. Ces pêcheurs, qui mènent une existence souvent bien misérable, habitent pour la plupart de pauvres cabanes de pierre, recouvertes de chaume ou de branchages ; l'intérieur en est des plus rustiques. De bonne heure déjà, on va jeter les filets dans le voisinage



Cabane de Pêcheurs



Une Pêcheuse

de ces bancs de sardines que l'on voit miroiter au soleil. Ils sont solides et bien découplés, ces hardis marins qui exposent si souvent leur vie dans l'exercice de leur dur métier. Voyez-les plutôt lançant leurs filets ! La pêche sera-t-elle fructueuse ? Hélas ! bien souvent tel n'est pas le cas et chacun sait que l'année dernière la sardine n'a pas donné, ce qui a eu pour résultat une misère extrême et même la famine chez les pauvres pêcheurs du pays breton. La France et l'étranger se sont émus de ce triste état de choses et de tous côtés sont arrivés des secours aux marins en détresse ; les journaux ont ouvert des souscriptions dans leurs colonnes, des ventes de charité ont été organisées et en peu de temps d'importantes sommes étaient recueillies, distribuées, enrayant ainsi la misère et la famine.

Une quantité considérable de femmes sont occupées dans les établissements où se fait la préparation de la sardine et la mise en boîtes. La gravure ci-contre donne une idée de l'activité qui y règne. Quelle perte de gain ici encore quand le précieux poisson vient à manquer.